

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 57 (1965)
Heft: 9

Artikel: À 21 ans, Le Corbusier esquisse sa vie et son œuvre
Autor: Jeanneret, C.-E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-385373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lui que le monde moderne doit les constructions spacieuses et confortables, dans l'escalade toujours plus audacieuse vers le ciel des grands espaces embaumés par la sylve, les fleurs et les fruits de la nature.

L'Union syndicale suisse avait compris la portée de l'œuvre de Le Corbusier, puisqu'elle l'avait invité à présenter un exposé à son cours de formation syndicale de Vitznau, en mai 1960, consacré uniquement aux problèmes de l'urbanisme. L'architecte devait malheureusement décliner cette invitation, engagé déjà aux Indes durant cette période. Il évoquait dans sa lettre la « petite maison de deux mètres de haut » qu'il avait construite pour sa mère, au bord du lac Léman, et qui avait, paraît-il, été dénoncée par l'autorité « comme un exemple de crime de lèse-nature ». Avec l'humour amer qui le caractérisait après ses nombreux déboires, il ajoutait cette observation savoureuse: « Cette maison se trouve d'ailleurs à deux pas du très bel immeuble Nestlé, qui est beaucoup plus grand et qui, je le pense, n'est plus considéré comme un crime de lèse-nature! »

Cette incompréhension était la plaie secrète qui le faisait souffrir. Mais pas au point d'en oublier ses origines, son pays et ses amis. Il accepta avec reconnaissance la bourgeoisie d'honneur de sa bonne ville natale de La Chaux-de-Fonds, de même que le titre de docteur honoris causa de l'Université de Zurich.

Son intransigeance de visionnaire, ses déceptions de génie trop souvent méconnu de son vivant et dans son milieu s'estompent et disparaissent dans la perfection éternelle.

D'autres hommes s'inspireront de ses recherches dans la construction de la cité future.

A 21 ans, Le Corbusier esquisse sa vie et son œuvre

Avec l'aimable autorisation de la *Gazette de Lausanne*, qui l'a publiée dans son numéro littéraire des 4 et 5 septembre dernier, et de la fille de Charles L'Eplattenier, Mme Pierre Wasem, qui l'a sortie des archives familiales, nous reproduisons avec les sous-titres cette lettre adressée de Paris à son maître par Le Corbusier. Elle est révélatrice d'une puissante personnalité et donne une haute idée de son honnêteté intellectuelle, de sa conscience artistique et de sa valeur morale. C'est un document et un enseignement tonique dont chacun peut tirer profit.

Réd.

*Paris. Dimanche le 22 novembre 1908.
3, quai St-Michel.*

Mon bien cher Monsieur,

Je vais rentrer pour quelques jours au pays; j'en ai beaucoup de joie – celle de vous revoir ainsi que mes bons parents – et beaucoup d'angoisse aussi. Les cartes et lettres reçues de Perrin, qui est mon

ami, me laissent une impression de malaise... et ça m'est une nécessité (tâche bien difficile à cause de mon jeune âge) de vous dire ce que je suis afin que notre revoir soit fait tout de joie et d'encouragement – de vous à moi – et non de malentendu.

Peut-être n'aurez-vous pas eu tort de faire de moi autre chose qu'un graveur, car *je me sens* de la force.

Vous dire que ma vie n'est point de rigolade mais de travail intense, nécessaire, est inutile, car, de graveur que j'étais, pour devenir un architecte de la conception que je me suis faite de cette *vocation*, il faut faire un pas, immense... mais maintenant que je sais où je vais, je pourrai faire l'effort – en pleine joie, en enthousiasme victorieux – de ce pas.

Les heures de Paris sont des heures fécondes, pour qui veut faire, des heures qui passent, une moisson de force. Paris, la ville immense – de pensées – où l'on se perd, si l'on n'est, pour soi, sévère et impitoyable (sans pitié). Tout est là, pour qui veut aimer – (amour de l'esprit divin qui est en nous, et qui peut être *notre esprit*, si nous l'invitons à cette tâche noble).

Et rien n'est, pour celui qui ne contracte pas ses pensées sans souffrir, à chaque heure de la journée, pour savoir si ces heures qui coulent sont des heures bonnes. La *vie* de Paris est faite d'austérité – active. Paris est la mort des rêveurs, le coup de fouet cinglant à chaque minute, des esprits qui veulent *travailler* (fournir du travail).

La vie de Paris est solitaire pour moi. Et depuis huit mois je vis *seul* – seul à seul avec cet esprit fort qui est en chaque homme, et avec qui je veux chaque jour causer. Et aujourd'hui, je puis parler avec mon esprit – heures fécondes de solitude, heures où l'on sape et où le fouet cingle. Oh que n'ai-je un peu plus de temps pour penser et apprendre! La vie réelle, mesquine, est dévoreuse des heures.

Mon concept s'établit – je vous dirai plus loin quels furent ses provocateurs (ceux qui provoquèrent les idées) et sur quoi il se base. Pour l'établir, je vous dirai: « Je n'ai pas rêvassé. »

Il est large ce concept; il m'enthousiasme... il me châtie; il m'emporte, il me donne des ailes parfois, quand la force qui est en moi me crie – provoquée par un fait intérieur: « Tu peux! » J'ai devant moi quarante ans pour atteindre ce que j'estompe de grand sur mon horizon encore lisse.

Et aujourd'hui c'est fini des petits rêves enfantins d'une réussite semblable à celle d'une ou deux écoles d'Allemagne – Vienne – Darmstadt. C'est trop facile, et je veux me battre avec la vérité elle-même. Elle me martyrisera peut-être – sûrement. Ce n'est pas la quiétude qu'aujourd'hui j'envisage et me prépare pour l'avenir. Et peut-être moins encore le triomphe de la foule... Mais moi, je vivrai – sincère – et de l'invective je serai heureux.

La réalité sera cruelle

La force qui est en moi parle, et quand je dis ces choses, *je ne rêve pas.*

La réalité sera un jour (sous peu, peut-être) cruelle: car la lutte contre ceux que j'aime s'approche et eux devront venir en avant, sinon, nous ne pourrons plus nous aimer.

Oh, combien je voudrais ardemment que mes amis, nos camarades, chassent loin la petite vie aux satisfactions journalières et brûlant ce qu'ils avaient de plus cher – croyant que ces choses chéries étaient bonnes – ils sentent combien bas ils visaient et combien peu ils *pensaient*. C'est par la pensée qu'aujourd'hui ou... demain on fera l'art nouveau. La pensée se dérobe et il faut se battre avec elle. Et pour la rencontrer afin de se battre avec elle, il faut aller dans la solitude. – Paris donne la solitude à celui qui, ardemment, cherche le silence et la retraite aride.

Mon concept de l'art de bâtir est ébauché dans ses grandes lignes que seules jusqu'ici mes faibles ressources – ou incomplètes ressources – m'ont permis d'atteindre.

Vienne ayant porté le coup de mort à ma conception purement plastique (faite de la recherche *seule* des formes) de l'architecture – arrivé à Paris je sentis en moi un vide immense et je me dis: « Pauvre! tu ne sais encore rien, et, hélas, tu ne sais pas *ce que* tu ne sais pas. » Ce fut là mon immense angoisse. A qui demander cela: à Chapallaz qui lui le sait encore moins et augmenta ma confusion. – A Grasset alors, à F. Jourdain, à Sauvage, à Paquet – je vis Perret mais n'osai l'interroger à ce sujet. Et tous ces hommes me disent: « Vous en savez bien assez de l'architecture. » Mais mon esprit se révoltait, et j'allai consulter les vieux. Je choisis les plus *enragés* lutteurs, ceux auxquels nous sommes, nous du XX^e siècle, prêts à être semblables: les Romans. Et pendant trois mois j'étudiai les Romans, le soir à la Bibliothèque. Et j'allai à Notre-Dame et je suivis la fin du cours gothique de Magne – aux Beaux-Arts... et je compris.

Les Perret furent ensuite pour moi les fouets. Ces hommes de force me châtiaient: ils me dirent – par leurs œuvres, et parfois dans des discussions: « Vous ne savez rien. » Je soupçonnai, par l'étude du Roman, que l'architecture n'était pas une affaire d'eurhythmie des formes mais... autre chose... Quoi? Je ne le savais pas encore bien. Et j'étudiai la mécanique, puis la statique; oh ce que j'ai transpiré là-dessus pendant tout l'été. Combien de fois me suis-je trompé, et aujourd'hui, avec colère, je constate les creux dont est formée ma science d'architecte moderne. Avec rage et joie, parce que *je sais enfin* que là est le bon, j'étudie les forces de la matière. C'est ardu, mais c'est beau, ces mathématiques, si logiques, si parfaites!... Magne a repris un cours de la Renaissance italienne, et par la négation, là encore j'apprends ce qu'est l'architecture. Bœnnel-

wald a repris un cours d'architecture romane-gothique et là éclate ce qu'est l'architecture.

Sur le chantier des Perret, je vois ce qu'est le béton, les formes révolutionnaires qu'il exige.

Ces huit mois de Paris me crient: Logique, vérité, honnêteté, arrière le rêve vers les arts passés! Les yeux hauts, en avant! Mot pour mot, de toute la valeur des mots, Paris me dit: « Brûle ce que tu as aimé, et adore ce que tu brûlais. »

Vous, Grasset, Sauvage, Jourdain, Paquet et autres, vous êtes des menteurs – Grasset, modèle de vérité, menteur, parce que vous ne savez pas ce qui en est de l'architecture – mais vous autres, architectes tous, menteurs, oui et en plus couards.

L'architecte doit être un homme au cerveau logique; ennemi, parce que devant s'en méfier, de l'amour de l'effet plastique; homme de science et autant de cœur, artiste et savant. *Je le sais* – et personne de vous ne me l'a dit: les ancêtres savent parler à qui veut les consulter.

L'architecture égyptienne a été telle, parce que la religion était telle et que les matériaux étaient tels. Religion de mystère, appareil en plates-bandes – temple égyptien.

Le béton armé marquera un jalon de hardiesse

L'architecture gothique a été telle, parce que la religion était telle, et que les matériaux étaient tels. Religion d'expansion, et matériaux petits – la cathédrale.

Comme conclusion aux lignes précédentes. Si on emploie la plate-bande, on fera le temple égyptien, ou grec ou mexicain. Si le petit matériau s'impose, la cathédrale s'impose et les six siècles qui ont suivi la cathédrale prouvent que hors de cela on ne peut rien faire.

On parle d'un art de demain. Cet art *sera*. Parce que l'humanité a changé sa manière de vivre, sa façon de penser. Le programme est nouveau. Il est nouveau dans un cadre nouveau: on peut parler d'un art à venir, parce que ce cadre, c'est le fer, et que le fer est moyen nouveau. L'aurore de cet art devient éblouissante parce que du fer, matériau sujet à la destruction, on a fait du béton armé, création inouïe dans ses résultats et qui, dans l'histoire des peuples par leurs monuments, marquera un jalon de hardiesse.

Mercredi matin 25 novembre.

Je veux continuer cette vie d'étude, de travail et de lutte encore longtemps – vie heureuse, vie de jeune homme. A Paris et dans des voyages – jusqu'à ce que je sache assez. Je le veux, car là je sens le Bien.

Je ne serai plus d'accord avec vous si des choses ne changent. Je ne pourrais pas être d'accord. – Vous voulez, de jeunes hommes de

20 ans, faire des hommes épanouis, *actifs*, exécutants (qui exécutent et endossent vis-à-vis de leurs successeurs *des responsabilités*). Car *vous*, vous sentant dans la pleine force féconde vous croyez la voir, déjà acquise chez des jeunes gens. Cette force *y est*; mais à développer dans le sens où inconsciemment – puisque aujourd’hui vous semblez renier votre vie de jeunesse – vous la développâtes à Paris et dans vos voyages, *dans votre solitude* des premières années de La Chaux-de-Fonds.

Des élèves du cours, vous faites des hommes déjà – par leurs travaux – des orgueilleux, des victorieux. Il faut qu'à 20 ans on soit modeste.

L’orgueil se puise au fond même de leur vie actuelle. Ils couvrent des murs de belles couleurs et croient ne savoir faire que de la beauté. Peut-être leur beauté est-elle misérablement fausse; elle est factice. – Beauté de surface. – Nécessairement, *Beauté de hasard*: pour œuvrer il faut savoir. Les élèves du cours ne savent pas, puisqu’ils n’ont pas encore appris. Ils sont noyés dans leur concept pré-maturé. Ils n’ont point eu de douleur, point eu de tribulations: sans tribulations on ne fait pas de l’art: l’art est le cri d’un cœur *vivant*. Leur cœur n’a jamais vécu, car ils ne savent *pas encore* qu’ils ont un cœur.

Et moi, je dis: Tout ce petit succès est prématué; la ruine est proche. On ne bâtit pas sur le sable.

Le mouvement est parti trop tôt. Vos soldats sont des fantômes. Quand la lutte sera là, *vous resterez tout seul*. Car vos soldats sont des fantômes puisqu’ils ne savent pas qu’ils *existent* – pourquoi ils existent – comment ils existent.

Vos soldats n’ont jamais pensé. L’art de demain sera un art de pensée:

Le concept Haut et en *avant*!

Vous seul voyez en avant. Eux voient au hasard – heureux hasard parfois – ils tâtonnent et succomberont de suite.

Vous qui tenez la force, vous avez su ce que c’était que se connaître soi-même; vous avez su ce qu’il en coûtait... de douleur et de cris de rage – et d’explosions d’enthousiasme. Et vous dites: J’ai souffert, je leur ai préparé le chemin: qu’ils vivent! – Tel un arbre sur un rocher aride a mis vingt ans à pousser ses racines et qui, généreux, dit: « J’ai eu la lutte. – Que mes rejetons récoltent! » Il fait tomber ses graines sur les quelques plaques d’humus qui marbrent le rocher, que lui-même – encore – a formées de ses feuilles mortes – de sa douleur –. Le rocher se chauffe au soleil, la graine éclôt; elle pousse ses petites racines – avec quelle vivacité! Quelle joie pour pointer ses petites feuilles vers le ciel! ... mais le soleil chauffe le rocher; la plante regarde autour d’elle avec angoisse: elle sent l’étourdissement de la chaleur trop intense; elle veut lancer ses

radicelles vers son grand protecteur. Mais lui a mis vingt ans pour enfoncer – avec lutte – ses membres à travers les fissures de la pierre; ses membres remplissent les fissures si minces. – D'angoisse, la petite plante accuse l'arbre qui la créa. – Elle le maudit et meurt. Elle meurt de n'avoir pas *vécu* – par elle-même.

Voilà ce que je vois au pays. De là mon angoisse. Je dis: créer à 20 ans et oser continuer à vouloir créer: aberration, erreur, aveuglement prodigieux – orgueil inoui. Vouloir chanter quand on n'a pas encore de poumons! Dans quelle ignorance *de son être* faut-il être plongé?

La parabole de l'arbre me fait peur... pour l'arbre qui se prépare la souffrance. Car vous êtes un être si plein d'amour, que votre cœur sera endeuillé de voir la vie ardente – celle qu'on doit atteindre pour pouvoir se battre avec elle – venir comme un cyclone brûler les petites plantes qui orgueilleusement, de joie, pointaient leur tête vers le ciel.

Ma lutte contre les amis

Comment reverrai-je les amis? Je ne suis pas noble comme Perrin pour pouvoir me donner à eux. Je souffrirais trop – d'étouffement – et je fuirais. J'ai déjà souffert de mon sentiment si intense de solidarisation (depuis mon départ) avec deux ou trois et j'ai fui.

Ma lutte contre vous, mon maître que j'aime, sera contre cette erreur: Ebloui, subjugué par votre propre force, qui est extraordinaire, vous croyez partout voir des forces analogues. Vous croyez voir, à l'ancien hôpital, un foyer, *jeune, ardent, enthousiaste*: c'est un foyer mûr déjà, victorieux déjà: c'est le vôtre qui y est *quand* vous y êtes et que vous le regardez flamber.

Moi, je n'ose pas conclure, car je suis trop jeune pour vouloir voir juste plus loin. Mais jusque-là je vois. Car je n'ai parlé que de ce que *j'ai vécu*.

Ma lutte contre les amis sera la lutte contre leur ignorance; non que je sache quelque chose, mais *parce que je sais* que je ne sais rien. – Je ne pourrai vivre avec eux car toujours ils me blesseront – ils m'enrayeraient car je veux voir haut et en avant.

En moi je serai meurtri, puisque je les aime – d'amitié sévère. Le rêve de « solidarisation » qui s'écroule, voilà ce que je vois depuis quelque temps, ce qui a déjà commencé. Deux ou trois sont morts, de ceux qu'on croyait – pour nous – les plus vivaces: Ils ne savent pas ce que c'est que l'Art: amour intense de son *moi*; on va le chercher dans la retraite et la solitude, ce « *moi* » divin qui peut être un *moi* terrestre quand on le force – par la lutte – à le devenir. Ce *moi* parle alors, il parle des choses profondes de l'Etre: l'art naît et, fugace – il jaillit.

C'est dans la solitude que l'on se bat avec son *moi*, que l'on se châtie et qu'on se fouette.

Il faut que les amis de là-bas cherchent la solitude.

... Où?
Comment?

Mercredi soir. J'ai beaucoup tardé à vous écrire. L'aurais-je voulu, je n'aurais pu plutôt – j'en avais des remords car je sentais que vous deviez être inquiet de ce silence. J'ai tant à faire, que je n'ai plus une minute à moi. Je souhaite un peu de tranquillité, mais seul l'été me l'apportera, avec la cessation des cours. Ne doutez jamais de moi, je vous suis trop attaché pour vous oublier un seul jour. Je suis trop épris de votre belle œuvre pour ne pas faire autre chose que désirer de toutes mes forces, que, *nous*, en qui vous avez placé votre confiance, nous soyons dignes de la tâche, et *prêts* à l'heure décisive. Je vous dis un court au revoir, puisque bientôt j'aurai la joie de pouvoir vous parler, je signe

votre élève très affectonné

Ch.-E. Jeanneret.

P. S. A Madame L'Eplattenier mes meilleures salutations, s'il vous plaît.

Important. Oserai-je vous demander de me renvoyer *au plus vite tous mes dessins d'Italie*: j'en ai besoin pour une affaire qui pourrait m'être d'une belle utilité. C'est pour la semaine prochaine qu'il me les faut.

L'Union suisse des coopératives de consommation (USC) a 75 ans

Par *Joseph Villat*

« Le problème économique consiste à créer de la richesse, le problème social à la répartir de façon équitable; les amener tous deux à leur solution est la tâche de l'organisation des consommateurs au sein des libres coopératives.»

J.-F. Schär,
président de l'USC de 1892 à 1903.

L'Union suisse des coopératives de consommation a, cette année, septante-cinq ans d'existence. C'est un dur chemin qu'elle a parcouru depuis ce 12 janvier 1890 où elle fut créée, à Olten; il représente des périodes de lutte et de grande vicissitude, mais aussi, et heureusement, des moments d'intense joie et de bienfaisante satis-